

Deux télégrammes

Modeste Ivanov

Source : Lénine en Octobre 1917. Témoignages d'artisans de la révolution d'Octobre (Recueil collationné par l'Institut Marx – Engels – Lénine de Moscou), Paris, Bureau d'Éditions, 1934, pp. 36-48. Première publication dans : « Krassnaïa Létopis », n° 6/21, 1926. Notes pour MIA.

Le 29 octobre 1917 (11 novembre) à 10 heures du matin, à bord du croiseur *Russie*, me trouvant dans ma cabine, je reçus le télégramme suivant :

« *Modeste Ivanov, Capitaine 4e rang, Helsingfors. Prions venir immédiatement Petrograd, Smolny. Président Soviet Commissaires du Peuple, Oulianov (Lénine).* »

Quoique ce voyage ne fût pas pour moi une chose absolument inattendue, je ne me représentais pas clairement ce qui en résulterait.

En relisant plusieurs fois ce télégramme d'apparence si simple, j'évoquai tout d'un coup les derniers événements révolutionnaires qui se déroulèrent dans la flotte de la Baltique : je me souvins alors nettement d'un autre télégramme reçu deux mois et demi auparavant, d'une tout autre personnalité, d'un des leaders d'un autre parti. Ce télégramme était d'apparence extérieure semblable à celui du camarade Lénine, mais quelle différence immense dans les événements qui suivirent chacun d'eux.

Voici le texte du premier :

« *M. Ivanov, Commandant 2e Brigade croiseurs. Proposons venir immédiatement à Petrograd, Amirauté. Kérenski.* »

Je veux essayer à présent de décrire les événements qui déterminèrent l'envoi du télégramme de Kérenski. Je ne toucherai pas à la première période de la révolution de Février, mais pour que le télégramme de Lénine soit plus compréhensible, je suis obligé de dire quelques mots de ce qui me concerne.

Au mois de mai, je fus élu par un équipage de plus de 3.000 personnes, chef de la 2e Brigade des croiseurs de la mer Baltique. Je souligne « élu », car, grâce à cela, je jouissais de la confiance entière des matelots et, conformément à l'ordre du commandant de la flotte, on a pu sortir la brigade de croiseurs de Helsingfors et la diriger sur les positions avancées des îles rocheuses d'Abo-Aland.

La brigade se composait de 4 croiseurs : *Russie, Gromoboïe, Diana et Avrora*. Ce dernier était en réparation à Cronstadt. Il n'est pas nécessaire d'expliquer à présent comment dans la brigade, ainsi que dans toute la flotte, l'esprit révolutionnaire croissait et s'élargissait.

La guerre avec l'Allemagne ou plus exactement la guerre impérialiste avait déjà perdu tout son sens ; les matelots, qui furent un des plus importants facteurs des événements révolutionnaires, étaient gagnés de plus en plus aux idées de Lénine et le mot d'ordre « *A bas la guerre !* » apparaissait de plus en plus fréquemment dans toutes les résolutions.

Je dois encore souligner qu'à la tête du commandement officiel de la flotte il y avait un état-major avec

le vice-amiral Razvosov auquel était attaché un commissaire, le socialiste-révolutionnaire Onipko. Mais en fait, le maître de tous les événements de la flotte était le « *Centrobalt* » (Comité central de la flotte de la Baltique), la première organisation démocratique contrôlant toute la vie de la flotte.

On peut juger combien l'autorité du commandant et de son état-major était affaiblie quand on songe que dans des événements aussi considérables que l'offensive de Kornilov ^[1] sur Petrograd ou la séparation de la Finlande, sa voix ne fut point entendue. Par contre, à tous ces événements, le Comité central de la Baltique réagit énergiquement ; bien entendu, il était exclusivement composé de matelots.

Mais la guerre contre les Allemands se poursuivait quand même, quoique la discipline tsariste (« la vénération du grade » !) fût complètement détruite. Par l'intermédiaire des comités de bord, j'ai pu parvenir, dans la 2e Brigade, à une situation suffisamment régulière, en ce sens que les croiseurs détachés étaient envoyés en expédition conformément au plan des opérations.

L'état d'esprit des matelots à l'égard des officiers, au début extrêmement hostile, s'était également quelque peu apaisé.

En un mot, le travail militaire de la brigade s'accomplissait tant bien que mal. Brusquement, un événement faillit tout bouleverser de fond en comble. Le chef suprême Kérenski nomma au poste de ministre de la Marine le socialiste-révolutionnaire N. I. Lébédév ^[2]. Le ministre fraîchement nommé décida de passer en revue la flotte et de réinstaurer la discipline.

Le fait est que Lébédév, émigré en France, servit comme lieutenant dans l'infanterie au temps de la guerre impérialiste. Alors, en arrivant en Russie, il parut sous l'uniforme de lieutenant d'infanterie française. Je ne m'occuperai pas de la question de savoir comment il arriva dans la flotte, à Helsingfors où elle était presque entièrement concentrée et où se trouvait l'état-major ; mais je n'ai pas le droit de me taire sur son arrivée dans notre brigade sur les côtes d'Abo-Aland, en rade d'Abo, car cet événement précéda le télégramme de Kérenski, et, je pense, ce fut aussi par la suite la cause indirecte de l'envoi du télégramme du camarade Lénine.

Lébédév lui-même ne me parut avoir rien de remarquable et j'étais étonné qu'un parti relativement fort tel que le Parti socialiste-révolutionnaire ne fût pas en mesure d'envoyer des personnalités plus considérables ; ce fait prouvait également que le Parti socialiste-révolutionnaire ne se rendait pas compte de l'état d'esprit révolutionnaire qui régnait dans la flotte.

Un beau matin de mois d'août, nous aperçûmes devant notre brigade de croiseurs, le navire messenger *Kretchet* de l'état-major, ayant à son bord le commandant de la flotte le vice-amiral Razvosov, accompagné de tout l'état-major et du ministre de la Marine Lébédév. Après l'échange des signaux habituels, je fus informé par le sémaphore que le ministre Lébédév visiterait la brigade.

Le *Kretchet* entra au port d'Abo et, au bout de deux heures, arrivèrent sur un canot automobile Lébédév, Onipko et un des gradés de l'état-major. Ils visitèrent d'abord le croiseur *Russie*, qui était sous mes ordres. Nous reçûmes Lébédév comme un ministre de la Marine : je fis mon rapport, l'équipage et les officiers rendirent les honneurs.

En un mot, l'impression générale fut excellente (si on s'en tient à une observation superficielle). À cette époque, les socialistes-révolutionnaires étaient encore estimés ! Je suis sûr que les matelots pensaient

[1] Kornilov, Lavr Georgiévitch (1870–1918), général tsariste. Pendant la Première guerre mondiale, commande le Front du Sud-Ouest, puis Commandant en Chef suprême en juillet 1917. Il tente un coup d'Etat militaire contre le Gouvernement provisoire bourgeois à la fin août, échoue et est arrêté. S'échappe en novembre et devient commandant en chef de l'armée blanche des Volontaires. Meurt pendant l'assaut contre Ekaterinodar.

[2] Lebedev, Vladimir Ivanovitch (1885-1956), ancien officier, socialiste-révolutionnaire depuis 1905. En exil en France, s'engage dans l'armée française au début de la Première guerre mondiale. Rentré en Russie après Février 1917, devient conseiller militaire de Kérensky puis ministre de la marine en juillet-août. Après Octobre, membre de l'État-major du Gouvernement contre-révolutionnaire de Samara (Komouch). Émigra en 1919.

qu'après la cérémonie, comme d'habitude, le « camarade » Lébédév prononcerait une allocution. Mais à ma grande surprise, le ministre de la Marine russe, Lébédév, dans son uniforme de lieutenant français, décida d'affirmer son pouvoir d'une tout autre manière.

Après avoir passé en revue l'équipage, il monta sur la passerelle du commandant et par l'intermédiaire de celui-ci, le capitaine de 2e classe Guinter, il ordonna à l'équipage de se rapprocher. Les matelots commencèrent à se grouper lentement (un millier environ) ; tout d'un coup, Lébédév en personne cria d'une voix de tonnerre : « *Pourquoi exécutez-vous si lentement les ordres ? En vitesse !* »

Moi, qui suis un vieil officier de la marine, ayant vécu avec les matelots tous les événements révolutionnaires dès le début, je me demandai alors : l'ancien haut commandant de Cronstadt, l'amiral Riren, reparaitrait-il sous les traits de Lébédév ? En tout cas, à la suite de l'agitation qui s'empara des milliers de matelots, je sentis clairement que je n'avais pas à chercher un appui auprès de Lébédév, mais que, au contraire, c'était à moi de venir en aide au ministre de la Marine.

Ensuite, Lébédév fit un long discours dans lequel il ponctua particulièrement des expressions telles que : « *Nous [socialistes-révolutionnaires], nous rétablirons la discipline sur les navires !* », « *nous réduirons en poussière tous nos adversaires !* », etc. Dans l'équipage, on entendait des rumeurs. Cependant tout se passa, en apparence, d'une manière satisfaisante.

Il en fut autrement à bord du *Gromoboïe*. Là, de la masse des matelots, quelqu'un cria : « *En voilà un général qui vient de nous arriver ! n'aurait-il pas, par hasard, amené aussi un espion !* » (allusion à Onipko qui était très sombre) ; diverses exclamations, des coups de sifflet, gâchèrent complètement la cérémonie.

Le plus révolutionnaire des équipages était celui du croiseur *Diana* ; aussi Lébédév préféra-t-il s'abstenir de le visiter, déclarant sur un ton hautain qu'il ne désirait pas avoir affaire à un équipage aussi indiscipliné ! En ma qualité de chef de la brigade, j'accompagnai Lébédév et Onipko dans un canot automobile nous rendant à Abo. Chemin faisant, Lébédév, dans les termes les plus aigus, exhala son mécontentement du relâchement de la discipline, m'accusant d'être entièrement responsable de cet état de choses. Je lui répondis dans des termes non moins tranchants.

En un mot, après une explication extrêmement orageuse, nous nous séparâmes et je retournai sur le croiseur *Russie* où les membres du comité de bord me communiquèrent que l'état d'esprit des matelots à l'égard de Lébédév était extrêmement hostile et très révolté. J'entendis dire : « *Pourvu que rien n'arrive !* » Effectivement, à la réunion des équipages à Abo, à laquelle celui de notre brigade participa également, on voulut tout simplement noyer Lébédév. Il réussit à se sauver à bord du *Kretchet* profitant de l'obscurité de la nuit.

C'est ainsi que se termina l'apparition bizarre du ministre de la Marine Lébédév à la 2^e brigade de croiseurs. Ce fut fini pour Lébédév, mais non pour moi. Les équipages de croiseurs s'agitaient. Il y avait de quoi, car Lébédév restait tout de même ministre (il est vrai, quelque part à Petrograd, assez loin).

Sur ces entrefaites, je reçus le télégramme de Kérénski, cité plus haut. Le contenu de ce télégramme se répandit parmi les matelots, je ne sais par quel moyen. Je me rendis à Petrograd par chemin de fer, transmettant provisoirement le commandement de la brigade au commandant supérieur et laissant l'équipage très agité.

A Petrograd, je me présentai à l'Amirauté où l'on m'introduisit immédiatement auprès du ministre de la Marine. Je m'attendais à être mis en présence de Kérénski, mais à sa place j'aperçus, à la table ministérielle, Lébédév.

Il se leva et me dit :

— Vous êtes mis à la retraite !

Je demandai :

— Pour quelle raison ?

(Comme militaire de carrière, ayant une instruction supérieure, j'avais participé à toutes les guerres menées par la Russie depuis 1900, j'étais en mesure de répondre à toutes les exigences, si on voulait prendre la peine d'y réfléchir sérieusement.)

Lébédev me répondit cyniquement qu'il avait le droit de me licencier, qu'il entendait user de son droit et qu'il n'avait aucune intention de me donner des explications ! Je fis demi-tour et partis.

Je me rendis immédiatement à Helsingfors, où je demandai au commandant de la flotte, le vice-amiral Razvosov « *s'il considérait comme admissible qu'un chef de brigade de croiseurs soit mis à la retraite en temps de guerre sans qu'on lui donnât les raisons de cette mesure* ». Visiblement, le commandant était très embarrassé. Il se borna à m'informer que l'ordre de mon licenciement était déjà donné et publié. Je lui dis : « *Je retourne à ma brigade à Abo, j'attendrai mon remplacement pendant trois jours ; si, après ce délai, il n'arrive pas, je remets la brigade entre les mains du commandant supérieur et je m'en vais.* »

Pendant ce temps, les événements suivirent leur cours. Le bruit courut parmi les matelots de la 2e Brigade de croiseurs que j'étais arrêté par Kérenski à Petrograd ; l'équipage dépêcha immédiatement une délégation pour me libérer. Elle se rendit à l'état-major du commandant de la flotte où elle protesta sur un ton peu amical.

À mon retour, tout était calmé et rentré dans l'ordre sur le croiseur *Russie*. Je ne dis rien aux comités de bord au sujet de mon licenciement, ne désirant pas créer des complications, ni aggraver l'état d'esprit par trop tendu du commandant et de son état-major.

Trois jours plus tard, un dimanche matin, une partie des équipages, environ 1.000 personnes, étant de repos, descendit sur la côte. Après avoir chargé mon ordonnance, le matelot Makarov, d'emporter mes effets et confié le commandement de la brigade au commandant du croiseur *Gromoboïe*, le capitaine de première classe Iline, je me rendis à Abo où je descendis à l'hôtel.

Moins de deux heures plus tard, les délégués des comités de bord se présentèrent devant moi me proposant de retourner avec eux sur le croiseur *Russie*. J'acceptai. A mon retour, je m'aperçus qu'une grande partie de l'équipage du *Russie* était rentrée de promenade plus tôt que de coutume, qu'un meeting se tenait à bord du croiseur où étaient déjà arrivés des délégués de la flotte sous-marine ainsi que de l'équipage de descente de Helsingfors. Le meeting était orageux. On exigea de moi des explications. Comme je n'avais rien à cacher, je racontai tout ce qui s'était passé. A l'issue du meeting, une résolution vigoureuse fut adoptée :

« *Proposer au Capitaine de Première classe Modeste Ivanov de rester chef de la brigade et de jeter par-dessus bord toute personne qui serait désignée à sa place* »

Cette résolution fut remise au commandant de la flotte par la délégation. Ainsi, de par la volonté révolutionnaire des matelots, je demurai chef de la brigade. L'ordre officiel de mon licenciement fut inopérant et je continuai à prendre part aux opérations.

Le 25 octobre 1917, s'acheva la domination des socialistes-révolutionnaires. On était en pleine guerre avec les Allemands et la brigade des croiseurs qui se trouvait dans la baie d'Abo était toujours prête à entrer en action. Le 27, je reçus un télégramme auquel je ne m'attendais guère du « *Centrobalt* ». On me proposait de collaborer à l'Institut supérieur de la marine, nouvellement organisé. On me donnait une heure pour réfléchir. J'envoyai mon acceptation par télégramme. Par la suite, j'ai appris qu'au cours

d'une séance orageuse du « *Centrobalt* », quelqu'un ayant proposé ma candidature, celle-ci fut acceptée à l'unanimité.

Le 30 octobre, ayant reçu de Lénine un télégramme émanant de Smolny, je remis le commandement de la brigade au commandant supérieur du croiseur *Gromoboïe*, le capitaine de première classe Iline, et me rendis à Petrograd, évitant le commandement supérieur de la flotte, avec lequel j'avais des relations extrêmement tendues. Le 1er novembre, j'arrivai à Smolny au milieu d'une animation extraordinaire. C'était comme une chaudière bouillonnante où affluaient et d'où refluaient toutes les vagues révolutionnaires. Comme je me trouvais à Smolny pour la première fois, il me fut extrêmement difficile de trouver la personne à la disposition de laquelle je devais me mettre.

Au deuxième étage, dans une grande chambre, je tombai sur le camarade [V. A. Antonov-Ovséenko](#) et m'empressai de lui montrer mon télégramme. Visiblement, il était fort occupé, grignotant un morceau de pain noir, il me dit : « *Allez voir le camarade Lénine* », reprenant aussitôt une conversation enflammée avec un camarade, donnant des ordres à un autre.

J'aurais pu chercher pendant longtemps le camarade Lénine, si je n'avais pas rencontré, par hasard, un homme habillé en civil, d'aspect très agréable, de taille moyenne et barbu. Ce qui me frappa, c'est que dans cette cohue, il se sentait comme dans son élément et pourtant je n'avais remarqué rien de révolutionnaire ni dans son allure extérieure, ni dans ses manières.

Moi, naturellement, je portais mon uniforme militaire de capitaine de première classe. Le civil, s'approchant de moi, me demanda ce que je cherchais. Je répondis que je cherchais le camarade Lénine et montrai le télégramme que j'avais reçu de Smolny. L'ayant parcouru, il me demanda : « *Êtes-vous le camarade Modeste Ivanov ?* » A ma réponse affirmative, il dit : « *Venez !* » Je sus par la suite que mon interlocuteur était le camarade [L.V. Kaménev](#). Nous montâmes au troisième étage et nous approchâmes de la salle 31, gardée par deux Lettons armés de fusils.

Kaménev leur fit signe et nous entrâmes dans une grande chambre séparée en deux parties par une cloison. Dans la première partie, je ne vis personne et dans l'autre j'entendis quelqu'un parler au téléphone. Le camarade Kaménev y entra et revenant au bout de quelques minutes, il me dit que le camarade Lénine me recevrait aussitôt, me pria d'attendre et partit.

Je m'installai sur le divan et entendis, derrière la cloison, le camarade Lénine parler au téléphone avec Gatchina où, à ce moment, le camarade [P. E. Dybenko](#) devait se battre contre Kérenski. Au bout de dix minutes environ, apparut devant moi un homme de taille moyenne, d'une forte corpulence, la tête grosse, ou plutôt le front très bombé, le visage mal rasé. Mais ce qui attira le plus mon attention ce furent les yeux. La figure était plutôt de type mongol, mais les yeux pétillaient d'une intelligence aiguë. C'était le camarade Lénine. Je me levai, nous nous saluâmes et prîmes place devant une petite table.

Je vais essayer maintenant de vous rapporter mot par mot la conversation que nous avons eue :

Lénine. – C'est la flotte qui vous envoie ?

Moi. – Oui.

Lénine. – Êtes-vous socialiste ?

Moi. – Je pense que oui, mais, bien entendu, peu notoire, je le suis depuis mai [après la révolution de Février, les matelots et quelques officiers commencèrent à s'inscrire au Parti] ; en tout cas, considérez-moi comme un socialiste tiède...

Lénine. – En tout cas, vous lisez les journaux ? Vous vous intéressez aux événements ?

Moi. – Non seulement je lis et m'intéresse, mais le sort a voulu que je prenne part aux événements eux-mêmes, ce à quoi je ne m'attendais guère.

Lénine sourit, je dois avouer que le sourire de Lénine embellissait étonnamment sa figure.

Lénine. – J'espère que vous êtes contre le gouvernement de Rodzianko, Kérenski et les autres ?

Moi. – En général, je suis contre n'importe quel gouvernement s'appuyant sur les baïonnettes.

Un court silence. Je ne sais pourquoi il me sembla que Lénine, tout simplement, lisait mes pensées. Je dois faire ici une petite digression afin que la suite soit plus intelligible.

Officier de la marine militaire, je ne m'étais jamais occupé de politique. À cause de ma formation militaire et d'une carrière relativement longue dans l'armée, j'étais habitué, à vrai dire, à regarder de haut tout ce qui est étranger à l'activité de la marine de guerre. Pour moi, Lénine était tout simplement un journaliste écrivant quelque part à l'étranger sur des sujets que je ne comprenais pas ou, plus exactement, qui ne m'intéressaient pas.

Déjà, lors de la révolution de Février, j'avais beaucoup appris et pénétré beaucoup de choses. Je sentais de tout mon être que quelque chose de grand, de purement populaire, se déroulait. Un profond travail intérieur se faisait en moi. Mais tout cela je le sentais plus que je ne le comprenais pleinement.

Assis en face de Lénine, je pensais involontairement : « *Ainsi, moi, un vieux marin, me voilà devant Lénine, examinant avec lui de graves problèmes.* » Il me semblait que Lénine devinait tout ce qui se passait en moi. Il me dit :

— Ce n'est pas le gouvernement, mais le peuple qui défendra par la force des baïonnettes toutes les conquêtes révolutionnaires !

Nous nous regardâmes pendant un moment. Lénine dit :

— Prenez le commandement de toutes les forces maritimes de la région de Petrograd

Je lui répondis :

— En ce moment, la guerre se poursuit avec l'Allemagne, ma brigade occupe des positions avancées, je pense qu'en tant que commandant, ma place est là-bas ; ici le front n'est pas grand, on se débrouillera sans moi !

Lénine me demanda :

— Où êtes-vous descendu ?

— Au Comité révolutionnaire maritime de l'Amirauté.

— Oui, c'est très bien que vous soyez descendu là ; restez-y pour le moment ; je vous ferai savoir ce que vous avez à faire.

Nous nous saluâmes et je quittai Smolny. Le lendemain, le camarade [I. I. Vachkroméïev](#), membre du Comité révolutionnaire, me communiqua que le camarade Lénine me nommait adjoint du ministre de la Marine et président de l'Institut supérieur de la marine ; le décret pris par le Soviet des Commissaires du peuple parut le 4 novembre 1917, sous le n° 31. Mais comme à ce moment-là le vice-amiral Verderevski, remplissant les fonctions de ministre de la Marine, avait fui à l'étranger, je fus chargé de la direction du ministère et P. E. Dybenko fut nommé commissaire du peuple à la Guerre.

C'est ainsi que dans le même cabinet où Kérénski et Lébédév me congédièrent, le Président des Commissaires du peuple m'appela à collaborer à l'œuvre de l'organisation de la Flotte rouge.